

Filmé, en dansant, dansé en rêvant

Beau travail de Claire Denis

André Roy

Number 101, Spring 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24121ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [Filmé, en dansant, dansé en rêvant / *Beau travail* de Claire Denis]. *24 images*, (101), 42–42.

FILMÉ EN DANSANT, DANSÉ EN RÊVANT

PAR ANDRÉ ROY

Billy Budd, gabier de misaine est un long poème, vertigineux et impitoyable, dernier ouvrage d'Herman Melville relatant une histoire amoureuse sur fond de culpabilité et de jalousie. Billy Budd, réquisitionné par la marine royale, est un jeune homme d'une étrange beauté, que rend encore plus lumineuse son innocence. C'est un être d'exception, presque un hermaphrodite. Ses relations avec les autres membres du bateau sont particulières. Le capitaine Vere, célibataire dans la quarantaine, d'une gravité naturelle, n'échappe pas à ses charmes. Ni le capitaine d'armes Claggart, célibataire lui aussi, trente-cinq ans, dont le corps dégage une bizarre lourdeur. Claggart, aux yeux violets (symbole du mal), ne peut assumer sa passion pour le beau matelot et doit écarter celui qui est la personnalisation vivante de son désir. Il créera de toutes pièces un acte d'accusation: Billy Budd est le chef d'une mutinerie. Melville écrit: «Quand Billy eut saisi [l'acte d'accusation], une lèpre blanche remplaça la rose hâlée de ses joues»; horrifié par le mensonge de Claggart, il devient «mimique muette», «gargouillement singulier», «mutisme convulsif». Devant la cour le matelot devine sa mort prochaine (attaché à la hune du bateau, Billy doit être ensuite jeté à la mer enroulé dans un hamac). Le capitaine Vere ne pourra de son côté s'élever contre l'accusation, tout sentiment lui étant interdit: «Le cœur, c'est la femme dans l'homme et, si cruel que cela soit, nous devons la chasser.»

Ceux et celles qui ont vu ou verront *Beau travail* de Claire Denis comprendront instantanément combien le cinéma peut donner une perception très physique des mots et des choses (corps et paysages, mouvements et sentiments), comment ce texte de Melville a pu être *halluciné* par les images et les sons (l'hallucination est proche du cinématographe comme saisie sidérante du monde). Car, remplacez le matelot



Grégoire Colin et Denis Lavant.

Une œuvre aussi labile et indéterminée qu'un rêve.

Billy Budd par un jeune légionnaire, le soldat Sentain (Grégoire Colin), le capitaine Vere par le commandant Bruno Forrestier (Michel Subor), le capitaine des armes Claggart par l'adjudant Galloup (Denis Lavant), le bateau par un campement de la Légion étrangère à Djibouti et la mer par un désert de sel, vous aurez devant vous la quête du mal sous la trame d'une obsession homosexuelle. Cette «lèpre blanche», par exemple, n'est-elle pas transfigurée en ce corps sec comme du verre de Sentain, devenu le sel même du désert où il a été abandonné? Denis Lavant n'est-il pas lourd et massif, comme le corps de Claggart décrit par l'écrivain américain? Ne reconnaît-on pas dans l'attitude de Forrestier celle de Vere, homme «pareil à l'oiseau migrateur indifférent aux frontières»?

Le monde du mal, c'est le monde du désir — et le monde désirable — sans la femme, celui de la camaraderie virile, qui n'est parfois qu'une autre forme sublimée de l'amour homosexuel. C'est celui du corps masculin dans la chaleur et l'extase, qu'encore là, seul le cinéma pouvait rendre à sa densité désirable, à sa légèreté érotique, à son rythme mercuriel sous le soleil. Pour révéler la pureté et la douceur — mystérieusement et indistinctement féminines — cachées dans ces corps, Claire Denis a décidé, avec l'aide du chorégraphe Bernardo Montet, de mettre en danse (comme on dit «mettre en scène») cette histoire d'érotisme et de mort, de mémoire et de mélancolie (l'évocation des légionnaires stationnés à Djibouti est un flash-back de Galloup, exilé dorénavant à Marseille, égaré dans ses souvenirs). Filmé en dansant, peut-on dire de *Beau*

travail; dansé en tant que mouvement; rythmé comme une musique. Aussi physique que ces corps, ces peaux, ces muscles, qui ne sont plus ni apparence ni surface car la lumière naît et ressort de ces corps, de sous la peau, à travers ces muscles, faisant de l'image un amas de sensations sexuées, de l'espace un lieu de volupté tactile, des masses, lignes et courbes des volumes à toucher, à caresser.

Mais *Beau travail* est également une œuvre aussi labile et indéterminée qu'un rêve — et tout rêve peut se transformer en cauchemar (Sentain, condamné injustement, meurt dans le désert de sel et l'adjudant Galloup est radié). Le rêve est l'antichambre de la mort et, dans la chaleur africaine, dans sa torpeur, il enlace les humains, les dépose, les ensorcelle avant d'envoûter fatalement notre propre regard. N'est-ce pas dans cette prégnance ensommeillée¹, qui enveloppe et éblouit, que se fonde justement le film de Denis: le cinéma terre étrangère et voyage aux confins des couleurs et des sons du rêve? ■

1. «J'ai sommeil» est un des derniers mots dits par Billy Budd. Ce qui nous renvoie au titre du troisième film de cette cinéaste étonnante, *J'ai pas sommeil*, une de ces récurrences aussi importantes que celle de l'Afrique, déjà présente dans *Chocolat*, et que les Africains dans *S'en fout la mort*.

BEAU TRAVAIL

France 1999. Ré.: Claire Denis. Scé.: Claire Denis, Jean-Pol Fargeau. Ph.: Agnès Godard. Mont.: Nelly Quettier. Mus.: Eran Tzur. Int.: Denis Lavant, Michel Subor, Grégoire Colin, Richard Courcet. 90 minutes. Couleur. Dist.: Alliance Atlantis Vivafilm.